

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.

ETRANGER fr. 10, plus les frais de poste.

Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures - Les Arracheurs de Betteraves au Repos, d'après M. Emile Mussault. - Un coin du Vieux Anvers, d'après M. J. Ruyten. - Douleur Maternelle, d'après D'All' Oca. - Vue d'une des grandes Caves de la Champagne.

TEXTE : - Nos Gravures. - Chronique de ce jour. - Connaissances utiles de la Semaine. - Aléde de Hamal. Chronique belge du XI^e siècle. - Cadre et Tableau. - La Chanson d'une jeune Fille. - Truffe et Porc. - Un Papillon en Ville. - La Tour au Lierre. Roman.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N^o. 107.

à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N^o. 46.

— 10^e ANNÉE. —

18 Septembre 1880.

NOS GRAVURES.

LES ARRACHEURS DE BETTERAVES AU REPOS.

Une scène rustique, d'un charmant réalisme et d'une exécution très-fine!

C'est l'heure de midi, l'heure où le corps, fatigué des labeurs d'une demi-journée, a besoin de repos et de forces pour se remettre à l'ouvrage avec une vigueur nouvelle. A ce moment, la campagne offre le spectacle du calme le plus parfait; le laboureur laisse là sa charrue; le cultivateur abandonne la bêche; les uns, s'étendant à l'ombre de quelque arbre touffu, les autres, sur un frais tapis de verdure, satis-

font, dans une douce quiétude, leur robuste appétit, aiguisé par un rude travail.

Ajoutons que l'arrachage de la betterave a lieu depuis la mi-septembre jusqu'à la fin d'octobre, que la culture de ce tubercule se borna pendant longtemps aux besoins de l'homme et des animaux, et qu'il y a seulement une cinquantaine d'années, qu'il est employé par l'industrie, pour la fabrication du sucre.



LES ARRACHEURS DE BETTERAVES AU REPOS, D'APRÈS UNE PHOT. DU TABLEAU DE M. ÉMILE MUSSAULT.

UN COIN DU VIEUX ANVERS.

Anvers ne commença à prendre de l'étendue et de la consistance, que lors-

que les découvertes de Gama et de Colomb eurent agrandi démesurément le champ si restreint jusqu'alors de la navigation européenne. Elle devint alors, à la place de

Bruges, le centre des affaires commerciales du Nord.

Sous le rapport monumental, l'histoire d'Anvers peut se partager en trois époques: l'é-

poque gothique, l'époque de la domination espagnole et l'époque moderne.

Aucune ville belge n'a mieux conservé sa physionomie espagnole que notre métropole commerciale. Les constructions de cette période forment, dans certains quartiers de la ville, des groupes très agréables pour l'œil d'un artiste et d'un amateur. Il y a des rues entières dont la physionomie ne s'est guère altérée depuis plusieurs siècles.

Un peintre anversois, M. J. Kuyten, a eu l'heureuse idée de retracer un des coins les plus intéressants de la cité des bords de l'Escaut, et nous nous faisons un plaisir d'offrir à nos lecteurs ce remarquable souvenir du passé.

DOULEUR MATERNELLE.

Voilà un sujet qui sera de tous les temps et qui ne cessera de toucher et d'intéresser!

Cette femme tout en larmes, que son mari soutient; ce cercueil précédé de prêtres, qui va être livré à la terre, toute cette scène de tristesse et de deuil, nous dit assez que la mort vient de ravir à ces parents éplorés un être chéri, qui faisait leur joie et leur bonheur en ce monde.

L'auteur de cette œuvre, empreinte de tant de sensibilité, est un peintre de Vérone, qui, malgré sa jeunesse, a déjà pris rang parmi les artistes les plus célèbres de l'Italie.

LES GRANDES CAVES DE LA CHAMPAGNE

Toutes les grandes cités où les Romains avaient établi le siège de leur domination, possèdent d'immenses excavations où ils puisèrent les matériaux qui leur ont servi à élever ces monuments gigantesques, témoignages de leur grandeur.

Rome, Paris, Reims ont leurs catacombes. A Paris comme à Rome, ces vieux souterrains sont des sépulcres.

A Reims, une des plus importantes maisons, qui expédient dans le monde entier ce vin délicieux dont la Champagne a l'heureux privilège, a eu l'idée hardie d'utiliser, au profit de son industrie, les immenses crayères qui s'étendent au midi de la ville, sous les anciens remparts, et en a fait un des établissements les plus remarquables, au point de vue de l'art comme au point de vue commercial.

De nombreux escaliers donnent accès à ces souterrains, reliés entre eux par de vastes galeries, et éclairés par des ouvertures ménagées dans les voûtes.

Le jour, qui y descend d'une hauteur de plus de 80 pieds, ajoute à l'effet de ces grandes arcades taillées dans la craie. Chacune d'elles a son cachet particulier, et offre à la vue, rangées en masses serrées et dans une symétrie parfaite, ces bouteilles si renommées qui attendent paisiblement les ordres qui doivent les appeler dans les cinq parties du monde.

Ce n'est pas sans des travaux importants d'appropriation que ces catacombes ont pu être ainsi transformées, et la maison Georges Goulet recueille aujourd'hui le fruit de son heureuse initiative.

Ces caves, outre qu'elles sont un objet de curiosité et de grand intérêt, réunissent, plus qu'aucune autre, par leur aération, leur fraîcheur et leur aménagement, toutes les conditions nécessaires au travail et à la bonification des vins.

Il paraît que leurs heureux propriétaires ont dépensé plus d'un million pour les mettre en l'état où elles sont, et à notre passage à Reims, il nous a été affirmé qu'il n'y a jamais moins de deux millions de bouteilles dans ces gigantesques souterrains. Aussi engageons-nous vivement ceux de nos lecteurs qui en auraient les moyens et le loisir, à faire une visite à cet établissement modèle. Puis, l'ancienne capitale des „Remi,” est une cité si intéressante sous le rapport monumental et historique!

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — Notre passé, notre avenir national. — Graves paroles à bien peser. — Les petites gens qui gâtent la vie. — Il doit y avoir pitié et pitié. — La politique dans les banquets des anciens Germains, d'après Tacite. — Trois séances de prestidigitation à la cour du Grand Turc. — Une répétition musicale. — Un poème au sujet de 1880. — L'Exposition du peintre Charles Verlat. — Deux répliques.

Recueillons-nous:

Après avoir célébré un demi-siècle de prospérité, de paix et de liberté, par des fêtes empreintes d'un élan patriotique pour ainsi dire sans exemple dans l'histoire d'aucun peuple, la Belgique, fière d'un passé aussi glorieux, peut joindre à cette fierté un autre sentiment: celui d'une profonde sécurité pour l'avenir. Elle a montré sa vigoureuse vitalité politique, industrielle et artistique; elle a affirmé, vis-à-vis du monde, son caractère essentiellement national, l'amour de ses institutions; et l'étranger nous a quittés plein d'admiration et de respect pour une nation qui a su résoudre, sans trouble, sans secousse, le grand problème des temps modernes: unir l'ordre et la liberté, la stabilité et le progrès.

Nous avons montré aux autres pays combien le régime monarchique constitutionnel, établi par le Congrès, pratiqué par nos deux rois, est propre à faire le bonheur des peuples qui sauront nous imiter, et c'est là un fait capital, qui ne peut être trop mis en relief. Il n'y a donc qu'à faire, avec Léopold II, des vœux ardents pour que la nouvelle période qui s'ouvre devant nous, continue dignement celle qui l'a précédée.

**

Écoutez maintenant, sur les conditions de notre avenir, la voix éloquente de deux membres éminents de notre Congrès national; l'un, M. J.-B. Nothomb, parlant en 1830, l'autre, M. J. Leclercq, en 1880:

„Les nations jeunes ont surtout besoin de s'arrêter, de se fixer, disait le premier; les vieilles nations supportent plus facilement le choc des théories sociales, même les plus absolues. Dans la pensée publique, l'ordre des choses, fondé par la Révolution de 1830, doit être complet, immuable; vouloir plus ou vouloir moins, aller au-delà, ou rester en deçà, serait compromettre notre état politique, qui ne doit point être une théorie, mais un fait. Une constitution exposée à être altérée du jour au lendemain dans ses parties essentielles, n'est pas une constitution; un peuple toujours à la veille de changer les bases de son gouvernement, n'est pas un peuple. La nation qui doute, cesse d'être, l'association se dissout le jour où elle vient à nier les principes en vertu desquels elle s'est formée. Otez les institutions qui constituent, pour ainsi dire, la forme extérieure de l'existence, vous dépourrez la société de son corps; il n'y a plus rien de saisissable; le principe de la nationalité peut trouver un refuge dans quelques têtes, mais il s'échappe des masses.”

Organe des membres survivants du Congrès, M. J. Leclercq disait, le 16 août dernier, aux membres de la Chambre des représentants et du Sénat:

„Certes, les temps changent et, avec eux, les idées; mais les principes fondamentaux qu'a proclamés le Congrès national ne changent pas. Ils sont la vérité, et la vérité est immuable.

„Vous continuerez, Messieurs, à développer cette œuvre comme l'ont fait vos prédécesseurs et vous après eux, dans cet esprit de sagesse qui répond si bien au caractère et aux mœurs du peuple belge sur lequel j'appelle les bénédictions du Ciel.

„Nous sommes heureux de nous joindre à vous pour aller célébrer le cinquantième anniversaire de notre existence nationale, indépendante, en acclamant avec le pays tout entier les souvenirs qui s'y rattachent, et parmi eux avant tout nos libertés constitutionnelles, sauvegarde de tous les droits et de tous les intérêts, notre monarchie constitutionnelle, symbole de notre indépendance et de nos libertés: enfin

les Rois Léopold I^{er} et Léopold II qui, de concert avec la nation et ses représentants, l'ont conservée intacte.”

**

Il me prend envie — et le sujet est d'une actualité éternelle — de parler ici des petites gens qui règnent dans le commerce de la vie, et qui en gâtent tant l'agrément.

Que de détails minutieux dans les ménages et dans les sociétés! L'esprit se concentre dans un cercle de misères et de futilités; au lieu de nourrir l'âme de ce qui lui est propre, on l'applique à des riens, et l'on s'en occupe comme s'il s'agissait de ce que le ciel et la terre ont de plus important.

— Qu'a dit celui-ci? Qu'a fait celui-là? Quelle robe avait-elle? Quel costume avait-il? Qu'avez-vous gagné? Qu'avez-vous perdu, etc. etc.

Autant de questions ridicules qui sont la substance des conversations; et comme si ces choses devaient s'étendre encore plus, on se tourmente pour un chat, ou pour un chien; on se met en colère pour un plat qui n'est pas à sa place; on tempête contre un domestique qui casse un verre; on renvoie une cuisinière qui a manqué d'assaisonner un ragoût; on maudit une servante qui éteint une lumière; on se désespère pour le moindre contre-temps, pour un mauvais jeu, pour un peu de bougie répandue sur un habit, pour quelques sous qu'on a payés de plus, pour une lettre qu'on reçoit un quart d'heure plus tard, etc. etc.

Il est sans doute ridicule de détailler ces petites gens, et néanmoins voilà sur quoi roule la vie de la plupart des personnes, de celles mêmes que sont le plus haut placées, qui paraissent les plus sérieuses. Il ne faut qu'une porte ouverte, qu'un feu mal fait, qu'une fantaisie qu'on ne peut satisfaire sur le champ, pour exciter la bile, et pour déranger toute la raison.

Oh! que les hommes dont nous admirons les faits et les gestes, deviendraient petits aux yeux du public, si leurs inquiétudes, leurs impatiences, leurs tracasseries, leurs inimitiés, leurs querelles, leurs fâcheries, étaient mises à découvert! L'intérieur des maisons cache une multitude de misères, qui ne sont connues que de ceux qui nous servent, mais qui n'en sont pas moins pitoyables. L'aménité de la plupart des personnes n'est qu'une parure, qu'on quitte lorsqu'on n'a plus d'autres témoins que ses enfants ou ses domestiques. Il n'y a guère de femme, disait Charles Nodier, qui ne perdît les trois quarts de son mérite si on la suivait dans les détails de sa maison. Je ne m'aviserai point de prononcer aussi affirmativement; mais ce qu'il y a de certain, c'est que la vie publique ne ressemble guère à la vie privée.

**

Victorien Sardou a déboché à ses contemporains — dans son discours prononcé à l'Académie française sur les prix de vertu, — des traits qui mériteraient de figurer dans une de ses pièces; celui-ci, par exemple:

„La philanthropie du dix-neuvième siècle est moins soucieuse d'exalter les belles actions que d'accorder aux mauvaises le bénéfice des circonstances atténuantes et d'obtenir pour elles l'indulgence. Ce n'est plus le vertueux qui nous préoccupe, c'est le criminel... L'habitude de contempler les actions les plus détestables sans horreur, nous entraîne à voir les plus généreuses sans enthousiasme.”

Or, une des feuilles les plus importantes de France, le „Journal des Débats,” signalait récemment, comme un véritable danger social, l'indulgence des jurés à l'égard des criminels ayant agi sous l'influence de l'alcoolisme, par la raison que cette influence diminue ou même annihile la responsabilité. Il y a là un sentiment peut-être très-louable, mais très-dangereux: Au Congrès international pour l'étude des questions relatives à l'alcoolisme qui a eu lieu à Paris en 1878, il a été constaté que 50 à 60 p. c. des crimes étaient commis sous l'influence de l'intoxication alcoolique. Dans la

plupart des pays, parmi les assassins on compte 46 p. c. d'alcooliques, parmi les homicides 63 p. c., parmi les incendiaires 48 p. c. L'alcoolisme cause donc la moitié des crimes; faut-il accorder une prime à ce vice en admettant l'irresponsabilité des coupables? Ne semble-t-il pas plus naturel, plus équitable et plus prudent de frapper les crimes d'origine alcoolique d'une répression plus rigoureuse et plus exemplaire?

La théorie des responsabilités est très-élastique, et quand il s'agit de l'appliquer en justice, nous voyons toujours en présence des médecins, psychologues ou aliénistes, émettre des opinions tout-à-fait contraires. Puis, le champ des susdites responsabilités peut s'agrandir indéfiniment, et la prétention d'en déterminer le degré ne va à rien moins, si l'on n'y prend garde, qu'à supprimer toutes les garanties que les lois ont cru devoir établir dans l'intérêt de la société. Il n'y a plus de répression contre les alcooliques, du moment que les jurés, les juges et les accusateurs admettent leur irresponsabilité entière ou partielle. — Il faut reconnaître qu'il y a beaucoup de justesse dans ces considérations.

**

En avons-nous eu, des banquets de tout genre!... A propos, l'ingérence de la politique dans les réunions gastronomiques date de loin. Voici ce que je trouve dans „la Germania” de Tacite:

„Lorsque les Germains ont à délibérer sur les affaires publiques, c'est dans les repas qu'ils prennent les avis, ce temps étant celui où l'âme s'ouvre le plus aux sentiments simples, et s'échauffe aussi pour les grandes choses. La liberté du festin fait que ce peuple n'a point alors de secrets; ils pèsent le lendemain les libres avis de la veille. Cette conduite est très-sage: ils délibèrent dans le temps où ils ne sauraient feindre, et décident lorsqu'ils peuvent le moins se tromper.”

C'est à peu près ainsi que cela se passe chez nous, n'est-ce pas?

**

Qu'on dise ce qu'on voudra de l'empire turc, dont il est de nouveau tant question en ce moment, mais une preuve concluante des progrès que les idées européennes ont faites à la cour de Constantinople, c'est que, sous le sultan actuel, ne se passeraient certainement pas des faits comme celui qui va suivre, et qui eut lieu sous un de ses prédécesseurs, Abdul-Aziz, il y a peu d'années.

Un célèbre professeur de magie, appelé Velle, donnait une séance chez le sultan. Parmi les tours qu'il exécuta, un fixa particulièrement l'attention du chef des Croyants: il consistait à prendre deux pigeons, l'un blanc, l'autre noir, à faire le simulacre de les décapiter, puis à représenter vivant le pigeon noir avec une tête blanche, et le pigeon blanc avec une tête noire.

Le sultan fut si ébahi de cette expérience que le lendemain il invita M. Velle à la renouveler, — non pas avec des pigeons, mais avec deux hommes, un nègre et un blanc.

Notre prestidigitateur fut très-embarrassé, vu le peu de temps qu'il avait pour inventer et construire l'appareil propre à exécuter en toute assurance un pareil tour. Il réussit cependant: le nègre se montra avec la tête du blanc et le blanc avec celle du nègre; puis tous deux reparurent sous leur première forme. Abdul-Aziz, au comble de la satisfaction, fit un riche présent à celui dont il venait d'admirer le merveilleux talent.

Le magicien avait quitté Constantinople depuis quelques jours, quand le sultan, qui avait cru comprendre de quelle manière il s'y était pris pour exécuter le tour, voulut lui-même offrir ce divertissement aux dames du harem, lesquelles furent témoins d'un spectacle horrible: celui de deux hommes décapités!... Et le maître de la Sublime Porte, malgré toute sa puissance, ne put, comme celui qu'il avait si malheureusement voulu imiter, les rappeler à la vie, — même en changeant les têtes.

**

Quand on se rappelle tous les morceaux de musique qui ont agrémenté nos fêtes, on est effrayé en songeant au travail préliminaire nécessité par toutes ces exécutions, — c'est-à-dire aux répétitions auxquelles elles ont donné lieu. On se croirait vraiment à une de ces répétitions, en lisant les vers suivants, que je trouve dans une feuille du Hautaut. C'est le chef d'orchestre qui parle:

Forté!... Piano!... Larghetto!
Andante!... Crescendo!... Presto!
Là... Là... Trop bas, mille tonnerres!
Do, ré, mi, mi... Voyons! du feu!
Si bémol... Allons! De franc jeu...
Plus haut, les ténors... des voix claires...
Sombrez, sombrez, les Barytons.
Les Basses, ouvrez donc la bouche.
Faut pas regarder d'un œil louche.
Ça fait chanter dans tous les tons.
Portez la voix... De l'énergie!...
Recommençons!

**

Notre jubilé national a été chanté, sur tous les tons, sous toutes les formes, dans des pièces dont plusieurs sont très-remarquables et dont beaucoup méritent d'être louées pour l'intention qui les a inspirées ou dictées. Nous avons lu, entre autres, avec intérêt „La Belgique, 1830-1880, poème historique” par M. Georges Rodenbach, publié par l'Office de Publicité, et dont nous nous bornons à faire connaître le plan. Il s'agit d'un rêve... où Boduognat, Van Artevelde et Léopold I^{er} surgissent de leurs tombeaux, parlent successivement et font connaître l'état de la patrie aux trois époques où ils vivaient. L'exposé fait par Léopold I^{er} est un excellent tableau du présent, envisagé sous tous les rapports. Il se termine par ces deux stances:

Veillons sur les vivants, nous qui sommes les morts,
Et crions leur parfois comme des sentinelles,
— Pour épargner plus tard à leurs cœurs des remords —
Que Dieu pleure en voyant les haines criminelles.

Seigneur, écoutez-nous! Protégez vos enfants;
Puisque vous pouvez tout, faites qu'ils soient prospères.
Qu'ils restent désormais libres et triomphants, [res;
Et que toujours les fils soient grands comme les pères!..

**

Après que vous aurez visité la grande Exposition du Palais des Beaux-Arts, voulez-vous donner une nouvelle fête artistique à vos regards et à votre pensée? Allez, rue du Congrès, voir la galerie de M. Charles Verlat, ce peintre de tant de talent, d'un coloris si puissant, d'un dessin si correct, si dramatique d'effet, et qui sait réunir d'une façon heureuse l'idéalisme au réalisme. Vous y retrouverez l'auteur qui à ses débuts se fit une réputation par ces scènes si spirituelles et si animées, dont les acteurs sont des animaux de diverses espèces. Vous y verrez en même temps des œuvres religieuses d'une grande élévation, des types arabes, Bedouins, Juifs, etc., pris sur le vif.

La galerie Verlat renferme vingt-cinq tableaux exécutés en Orient, vingt quatre esquisses faites en Egypte et en Palestine, neuf fragments de peinture à l'encaustique, douze eaux-forte, trois céramiques et cinquante-sept tableaux: total, cent et trente numéros.

M. Charles Verlat est né à Anvers en 1824 et fut élève de De Keyser.

**

Oh! l'esprit de réplique! quel précieux esprit! Je viens encore d'en avoir la preuve dans un Cercle où figure un monsieur dont les qualités, sous le rapport de l'humour et de l'esprit, ne suffisent pas pour faire oublier un grave défaut: Il est malpropre, oh! malpropre!

Il a été souvent à ce sujet nargué par un autre membre, un homme riche et titré, qui vient de contracter mariage avec.... on va le savoir tantôt.

Donc le second dit au premier, le dernier jour des fêtes: „Mon cher, depuis le 16 vous n'avez certainement pas changé de linge. — Que voulez-vous? je n'ai pas la chance, moi,

d'avoir épousé une blanchisseuse.” Inutile de dire de quel côté furent les rieurs.

**

Un brave bourgmestre de village, qui était venu à Bruxelles pour assister à la fête patriotique du 16 août, avait été invité à dîner par un membre de la Chambre des Représentants, qui possède des propriétés dans sa commune. Il se trouva à table entre deux jeunes gens qui l'avaient remarqué à la Plaine des Manœuvres et se mirent à le persiffler au sujet de son costume, de la manière dont il avait mis son écharpe, du sac de nuit et de l'énorme parapluie avec lesquels il était venu à la cérémonie, etc. „Je vois bien, Messieurs, leur dit notre vieux paysan avec bonhomie, que vous voulez vous moquer de moi. Allez toujours; je ne me fâcherai pas, car voici mon caractère: je ne suis ni un impertinent, ni un sot; je suis entre deux, là!”

JEAN-LE-BUTINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Quand vous mangez des amandes douces, vous jetez les coquilles, sans vous douter qu'une dizaine de ces coquilles, mises dans une bouillotte avec un litre d'eau que vous ferez bouillir pendant un quart d'heure, vous fourniront une boisson de beaucoup supérieure au thé.

L'amandine se prend chaude et sucrée, comme le thé, et, si vous y ajoutez une plus ou moins grande addition de rhum, vous aurez le meilleur punch que vous ayez jamais bu.

Voici un savon qui ne coûte que la peine de le recueillir. Il nettoie rapidement et complètement toute espèce de lainage, et les coutils écrus et de couleur dont l'usage est si général. Ce savon, c'est la terre glaise.

On voit des vêtements de prix, dont la couleur primitive avait entièrement disparu sous les taches de graisse, reprendre la netteté et l'éclat du drap neuf en moins de dix minutes, par le procédé suivant:

On fait détremper de la terre glaise dans un peu d'eau pendant un quart d'heure. Pour le dégraissage d'un vêtement complet en drap, on délaie deux kilogrammes de terre glaise environ dans un litre d'eau, et on répand cette espèce de purée sur les vêtements à dégraisser, que l'on a placés dans un baquet.

On ajoute peu à peu de l'eau à mesure qu'elle est absorbée par les étoffes. Puis, quand les étoffes sont bien imprégnées, sans être noyées dans le liquide, on les pétrit comme s'il s'agissait d'un savonnage. Au bout de quelques minutes, on rince les vêtements à grande eau, et on les retire parfaitement nettoyés.

Les coutils ne conservent les nuances du neuf que par ce moyen, bien connu des dégraisseurs. E.

ALÉVDE DE HAMAL.

CHRONIQUE BELGE DU XIV^e SIÈCLE.

VII.

Sur ces entrefaites, plusieurs événements, qui devaient avoir une grande influence sur la destinée de notre héroïne, se passèrent à Rummen.

La comtesse, sa tante, tomba malade au point de devoir garder sa chambre et même parfois le lit; une fluxion de poitrine qui la minait depuis longtemps prit tout-à-coup un caractère inquiétant. Dire les angoisses que cet événement causa serait impossible, car la comtesse était aimée de tout le monde. Elle était une tendre amie pour ceux qu'elle accueillait dans son intimité, une gracieuse châtelaine pour ses nombreux vassaux et une bonne mère pour les

nécessiteux. Celle qui, après le comte, appréhendait le plus sa mort était certainement la jeune orpheline de Hamal. Que deviendrait-elle, dans ce temps de trouble, si la mort lui ravissait sa noble tutrice?...

En même temps, René de Hozémont s'éloignait pour se rendre à Prague; voici dans quelles circonstances: le comte Arnold, voyant le prince de Liège méconnaître publiquement la teneur de la dernière charte impériale con-

cernant la possession du comté de Loos, et continuer à faire ravager le pays, avait résolu d'envoyer un ambassadeur à Charles IV, et comme René avait su plaire au prince impérial Wenceslas, lors du tournoi de Bruxelles, il le



UN COIN DU VIEUX ANVERS, D'APRÈS UNE PHOT. DU TABLEAU DE M. J. RUYTEN.

chargea de cette mission, que le jeune chevalier accepta avec joie.

Le jour de son départ avait été fixé au premier lundi de décembre. La veille, il dîna au château avec le comte, près duquel il passa

une partie de la journée et reçut ses dernières instructions. La comtesse n'assista pas au dîner, ni Aléyde non plus. Celle-ci ne quittait point sa marraine, si ce n'était pour aller porter quelque ordre aux gens du manoir.

Comme elle faisait souvent la lecture à la malade pour la distraire, elle sortit un moment pour aller chercher les poésies de Thibaut de Champagne à la bibliothèque, située à l'étage supérieur, au bout d'un corridor.

Au moment où elle approchait de la porte, celle-ci s'ouvrit et René apparut. A cette vue la jeune fille recula, tout interdite.

— Damoselle, dit René, de graves événements se préparent; je vais entreprendre un

long voyage, et lorsque je reviendrai ce sera peut-être pour aller combattre les ennemis du comte, qui sont aussi ceux de l'héritière de Hamal... Pardonnez si je saisis ce moment suprême pour vous demander la permission de

solliciter votre main... car je vous aime et j'aspire au bonheur de devenir votre époux.

Prise ainsi brusquement, Aléyde resta toute troublée: elle ne semblait pouvoir trouver une parole.



DOULEUR MATERNELLE, D'APRÈS D'ALL' OCA.

— Oh! de grâce, continua René, un mot de vous, Aléyde, et tout me sera possible?

Il s'était emparé de la main de la jeune fille, que celle-ci ne retirait point.

— René! dit-elle enfin, avec émotion, par-

tez! et conservez-nous votre vie...

Le jeune homme avait compris; il porta la main de celle qu'il aimait à ses lèvres et s'enfuit au comble du bonheur.

VIII.

Une heure après, le chevalier fut admis à présenter ses adieux à la comtesse, devant le lit de laquelle il s'agenouilla et qui lui dit, en le bénissant:

— Allez, chevalier! allez défendre notre cause avec courage, et puisse-je un jour vous donner une autre bénédiction, qui sera bien chère à mon cœur.

En prononçant ces dernières paroles, elle avait jeté les yeux sur Aléyde, qui se tenait au pied de sa couche.

Ces paroles émurent vivement René. Il n'aurait jamais osé en demander la signification, et cependant elles jetèrent dans son âme un rayon d'infaillible espérance. Il partit en se disant à lui-même :

— Est-ce qu'Aléyde aurait parlé de notre rencontre à la bibliothèque? Et la comtesse, consentirait-elle à notre union?

En effet, la jeune fille avait parlé; elle avait tout conté à sa tante, pour laquelle elle n'avait point de secret, et la comtesse lui avait dit :

— Ta pauvre mère en mourant, inquiète sur ton sort, me parla ainsi : „Ma chère Elisabeth, je te lègue ma fille chérie jusqu'à ce qu'elle soit en âge de prendre un époux. Conduis son éducation de manière à en faire une femme vertueuse et capable de rendre heureux son mari et sa famille. Je désire que tu ne consentes à son mariage que lorsqu'elle aura atteint sa dix-huitième année au moins. Surtout qu'elle n'épouse qu'un homme qui aura ton agrément et celui de mon frère Arnold. Adieu! Je meurs en paix, assurée que sous la tutelle de ma plus tendre amie, ma fille bien aimée acquerra toutes les vertus et deviendra bonne épouse et tendre mère.” Tu sais, mon enfant, continua la malade, si j'ai tenu la promesse que je lui ai faite de la remplacer auprès de toi... De ton côté, tu as toujours répondu à ma tendresse, et aujourd'hui encore tu me donnes une grande preuve de ta confiance, en venant verser dans mon sein le secret de ces premiers sentiments qui portent le trouble dans le cœur d'une jeune fille... Rassure-toi sur mon jugement : René est un jeune chevalier plein d'honneur et de beaucoup d'avenir. Sa fortune n'est que médiocre, mais si nous parvenons à assurer à celui qui deviendra l'époux de l'héritière de Hamal, la possession du domaine de Bindervelt, patrimoine de ta famille, vos deux fortunes réunies vous mettront à même de tenir un rang honorable parmi les seigneurs de la Hesbaye.

Ces paroles comblèrent de joie Aléyde; dès ce moment on la vit, elle qui ne s'était jamais occupée que de musique, de broderie et de ces mille riens que l'on fait pour combler les vides du temps, prendre tout à coup des allures de châtelaine, rôle qu'elle finit par jouer parfaitement sans en avoir fait l'apprentissage. En l'absence du comte, que ses affaires appelaient souvent dehors, c'était elle qui faisait les honneurs du château.

IX.

Après le départ de René, la maladie de la comtesse s'aggrava de plus en plus; des médecins habiles furent appelés, mais tout fut inutile; la veille de la Noël la noble dame rendit le dernier soupir dans les bras de son époux et entourée de sa famille et de quelques amis intimes, tous en pleurs.

Le lecteur comprendra qu'après le comte, ce fut l'orpheline de Hamal qui fut la plus douloureusement affectée de cette mort. Elle continua à demeurer au château, où le rôle de châtelaine lui fut tacitement dévolu. Tous les vassaux et autres serviteurs s'empresaient, comme d'un commun accord, à l'entourer des mêmes hommages qu'ils rendaient à la comtesse, car tous se plaisaient à reconnaître qu'elle en avait toutes les vertus.

Comme le faisait la comtesse défunte, elle sortait souvent, accompagnée d'une suivante, pour aller porter des secours à quelque famille nécessiteuse, ou à des pauvres malades. Elle se rendait aussi quelquefois à pied à l'église du village, quand le temps était beau.

Un jour, elle était sortie, comme d'habitude, avec sa cameriste; arrivées près d'un taillis qui se trouvait sur la gauche du chemin, elles virent venir à elles deux cavaliers, qui, mettant pied à terre, s'élançèrent sur elles et tentèrent d'enlever Aléyde.

Aux cris que les deux jeunes filles poussèrent, le berger du château, homme taillé en Hercule et qui se trouvait avec son troupeau dans un champ voisin, apparut tout à coup, suivi de ses deux chiens, au-dessus de l'élévation qui avait caché son approche à ces deux hommes. S'élançant avec ses fidèles compagnons, sa houlette menaçante, sur les malfaiteurs fut l'affaire d'un instant. Les chiens saisirent chacun un individu à la gorge, et ce ne fut qu'avec peine que les agresseurs parvinrent à se soustraire à leurs morsures, en se jetant sur leurs montures qui partirent au galop.

Le soir, dans une réunion tenue au château, on se demanda qui avait bien pu projeter cet enlèvement, et de suite le comte, se rappelant qu'Englebert de la Marck avait dans le temps prétendu s'arroger le droit de tutelle sur Aléyde, n'hésita pas à soupçonner le prince de Liège capable d'avoir tramé ce rapt. Quant à ceux qui en avaient tenté l'exécution, personne ne les avait reconnus.

Cet incident donna beaucoup à réfléchir au comte.

— Je suis, se disait-il à lui-même, forcé de m'absenter bien souvent du château, et Dieu sait à quels expédients on peut avoir recours pour m'enlever ma pupille. Il n'y a qu'un moyen de la mettre en sûreté, c'est de la placer comme pensionnaire au monastère d'Orienten, où aucun homme ne peut entrer, et d'où le prélat n'oserait jamais la faire enlever.

Le lendemain, le comte fit part de ce projet à Aléyde.

— Dans cette abbaye, ma chère enfant, lui dit-il, au milieu de ces saintes filles, tu seras en sûreté contre toute entreprise que l'on pourrait ourdir contre toi. Tu n'y resteras d'ailleurs pas longtemps enfermée, tu vas bientôt atteindre ta dix-huitième année, âge auquel, d'après les vœux de ta mère, je pourrai donner mon consentement à ton mariage avec René, si les circonstances le permettent. Vas, ne rougis point. Je connais les sentiments qui vous animent l'un et l'autre; ma pauvre femme me les a révélés et je les approuve. René est de tous les chevaliers que je connais celui sur lequel se serait porté mon choix, si tu m'avais demandé de te choisir un époux.

On comprendra les transports de bonheur qu'éprouva Aléyde en entendant le comte, son tuteur, approuver son amour pour René, et lui donner à espérer que bientôt celui-ci pourrait devenir son époux. Aussi, elle consentit à se conformer en tous points aux désirs du comte, et huit jours après elle partait avec lui, sous bonne escorte, pour Orienten.

(A continuer.)

CADRE ET TABLEAU.

Un brocanteur orna d'une riche bordure
Le chef-d'œuvre d'un barbouilleur.
Ainsi j'ai vu souvent, sous riche couverture,
Prose ou vers d'un piètre auteur.
Ce tableau, fier de sa parure,
De son éclat, de sa dorure,
Se crut avoir grande valeur.
Mais rarement on voit durer un faux prestige.
Notre tableau, privé du superbe ornement
Qui faisait le seul fondement
De sa gloire et de son vertige,
Parut tel qu'il était tout naturellement,
Et l'on n'en voulut voir ni trace ni vestige
Dans le plus mince appartement.

Que d'hommes on célèbre, on encense, on
[couronne,
Envers qui nous serions beaucoup moins
[indulgents
S'ils perdaient tout à coup ce qui les envi-
[ronne.

Le cadre sied à bien des gens!

J. PESSÉLIER.

LA CHANSON D'UNE JEUNE FILLE.

(Feuille d'album inspirée par l'œuvre d'Auguste Dupont.)

„Là où la parole cesse, la musique commence,” me disait un jour un célèbre virtuose de la Pologne, Antoine de Kantski.

En effet, il semble qu'une poésie descriptive exprime mieux dans ce langage les sentiments du cœur.

Le „Lied” fut de tout temps l'organe des sensations d'un peuple, d'une armée. L'Allemagne sème dans ses écoles le germe artistique qui fait éclore, dans une atmosphère privilégiée, tant de natures appelées à subir cette influence toute civilisatrice. Ne veut-on d'autre preuve de cette action éminemment dominante : c'est elle qui, sous le souffle caressant de sa mélodie, anime et crée des individualités enthousiastes. Au cri du „Wacht am Rhein,” un fluide électrique s'empare des jeunes guerriers qui sont encore à un âge où l'on tient à la vie et où l'avenir n'offre que de riants horizons. Le cantique est l'accompagnement obligé des cérémonies religieuses, et en entrant dans un temple où la voix de l'orgue s'élève dans sa majestueuse simplicité, le plus incrédule se sent pris de respect.

Lutzing a été le „Liedermeister” de la blonde Germanie; la Norvège, la Suède, la Finlande ont eu leurs accents scandinaves : la Russie aux steppes sauvages a sa complainte originale; la Hongrie a son Octafi, comme Vienne-poète ses Leidl, Zedlitz, Vogl, Vienne-musicienne son Schubert.

Le Midi aussi a son coloris personnel. On cite parmi les chansons béarnaises : „Nausté Dame den cap den pont” (Notre Dame du bout du pont) illustrée par la voix de Jeanne d'Albret, mélodie qui coupa les premières lueurs de l'aube vitale d'un nouveau-né de souche royale; „Li counchety ma bergère” (Si vous connaissiez ma bergère) dans le rythme de l'habaneira accusant une parenté de voisinage espagnol; „Mon dous ami s'en ba party” (Mon doux ami s'en va partir) d'une couleur mendelsohnienne; „Ah Malaye la brigade” (Ah, maudite soit la lessive) d'une allure un peu brutale, définissant bien le dépit de la lavandière; „De la plus charmante Anesquette” (De la plus charmante brebis) calquée sur le refrain enfantin de „Il était une bergère, et Ron, ron, ron, petit patapon,” et tant d'autres d'une saveur toute pyrénéenne, inspirées par le tableau imposant du Pic du Midi, étincelant comme un diamant sous son vêtement de neige et charmé par le glou-glou du Gave, qui serpente agréablement au pied du château, berceau d'Henri IV.

* *

La chanson, sous quelque forme qu'elle se présente, a son poème : c'est un coup de pinceau qui réalise une impression; c'est une figure sculpturale récelant une parcelle de génie; c'est une plume qui trace en lettres palpantes les émotions d'une âme poétique; c'est une fleur dont chaque corolle a son timbre musical; c'est un rossignol inconscient qui vocalise ses notes cristallines sans s'inquiéter des conventions de l'art; c'est un être qui existe, pense, s'agit et développe dans ses affinités toute l'échelle des impressions fugitives.

Si la chanson est l'apanage de tout être doué de sensibilité, elle est surtout celui de la jeunesse. Au matin de l'existence, on aime à élever la voix vers un idéal insaisissable dont l'imagination nous a déjà buriné une forme incolore, rêve qui ne se laisse entrevoir un instant que pour nous donner le regret de le voir s'enfuir et le désir d'en retrouver les riants images.

* *

Ce rêve, une simple jeune fille l'avait entrevu : elle pressentait, mais elle ne savait quoi. Ce sentiment indéfinissable l'envahissait dans la candeur de ses dix-sept ans; c'était un

dialogue concertant à elle toute seule. Elle s'interroge, elle écoute la réponse tardive à venir; celle-ci hésite, puis enfin elle s'anime, s'extasie, s'emporte, et, effrayée de sa fougue, elle s'arrête soudain et redit pianissimo sous forme d'écho, la pensée qu'elle vient d'exprimer dans tout son élan. Les phases émouvantes de son cœur se retracent dans toute leur passion réaliste. Il y a une corde d'une sonorité étrange qui vibre dans son clavier harmonieux. Pourquoi donc cette agitation, cette fièvre, cette lutte, auxquelles succèdent le découragement, l'abattement, ironie bizarre de l'illusion et de la désillusion, combat entre ces deux outils qui forgent les heures joyeuses ou amères de l'existence? Le récitatif vient soudainement donner un autre cours à la pensée errante. Mais le sentier, malgré ses capricieux méandres, arrive néanmoins au point de départ de l'inspiration première. La jeune fille retrouve sa chanson dans sa forme primesautière; elle est calme maintenant, elle s'est habituée à son rêve; il s'acclimata en elle; sa voix redevient douce, légèrement tremblante encore, il est vrai, mais cette émotion la comble d'une délicieuse poésie; elle cède aux instances de sa parole, elle n'a plus d'effroi, elle aime ces accents, elle s'y complait, elle s'y endort.

* *

Le pinceau musical a accompli son œuvre idéaliste, et la palette qui dispose de toute la gamme coloriste au son de la chanson, broie ses couleurs pour refaire un tableau réalisant les impressions du cœur sous le charme despotique et fascinateur d'une mélodie heureuse.

„Notre Dame du bout du pont” reste dans le peuple de Béarn la pieuse légende des mères; la chanson d'Auguste Dupont reste sur le clavier l'expression des sentiments de la jeune fille.

Trois siècles d'intervalle environ entre ces deux ponts: mais ils appartiennent tous deux à des vaisseaux qui ne feront point naufrage.

FRÉDÉRIQUE VAN HASSELT.

TRUFFE ET PORC.

De toutes les manières de manger la volaille, la plus succulente, la plus recherchée et la plus honorable, c'est de la manger aux truffes; le parfum de la truffe donne à la viande un goût merveilleux, et lui communique une vertu vivifiante; elle inspire au gourmand une énergie extrême; et, fut-il de l'appétit le plus vulgaire, elle en fait un Milton de Crotone.

L'origine de la truffe est mystérieuse et non moins inconnue que les sources du Nil; elle n'a ni racine, ni feuille, ni semence; fille de la terre, elle ne tient à rien de terrestre. Il y a dans son histoire de quoi composer un poème épique. Sa destinée bizarre fut d'être découverte par des cochons, dont le groin allongé devina le fumet de ce trésor à quelques mètres de profondeur. Jusqu'alors sans doute la truffe était réservée pour la table de quelque Gnome jaloux du bonheur des humains: il la déroba par son art aux recherches des savants; et quelque Sylphe, ami de l'homme, chargea l'animal immonde, contre lequel le Gnome avait oublié de se précautionner, de retrouver la merveille enterrée, et de lui faire voir le jour.

Quoi qu'il en soit, les premiers porcs qui découvrirent les truffes étaient de très-bon goût; il n'est pas de bel esprit aujourd'hui qui ne s'empresse de les imiter. Décernons donc une couronne méritée à leur génie inventif et disons „qu'ils ne nous sont pas moins utiles de leur vivant qu'après leur mort;” car, sans eux, les truffes pourraient être ignorées au sein de la terre, et seraient la pâture de larves et de tipules, au lieu de devenir celle de nos plus illustres gourmands.

La truffe est une brune piquante, de formes assez rondelettes, quoiqu'à protubérances inégales; sa peau veloutée et sa chair ferme sont sans aucun mélange de poils, d'os ou d'arêtes: ainsi que du cochon, son inventeur, tout en est bon. C'est à la fin de l'automne qu'elle aime à se produire; on commence à la chercher

en novembre, mais c'est en décembre seulement qu'elle a acquis sa maturité et son embonpoint. C'est à ce mois que se rapporte probablement l'anniversaire de son invention, lorsque la terre, attendrie par les pluies de la saison, se rend plus accessible au groin investigateur.

Lorsque les cochons trouvent la truffe en fouillant la terre, ils annoncent leur bonne fortune par des cris de joie; et l'homme toujours ingrat envers les animaux qui le servent, presque autant qu'avec ses semblables, accourt, frappe sans pitié le groin bienfaisant, s'empare de la truffe, la met dans son bissac, et prescrit à son esclave de nouvelles fatigues dont il recueille le même fruit; de sorte que les pieux compagnons de saint Antoine, condamnés au supplice de Tantale, souffrent d'autant plus que leurs recherches ont plus de succès, et que leur appétit est plus glouton.

Communément, on ne trouve point d'herbe dans les endroits où il y a des truffes; l'on reconnaît encore ces endroits lorsqu'en regardant horizontalement sur la surface de la terre, on voit voltiger au-dessus d'un terrain léger et plein de crevasses des essaims de petites mouches qui sont produites par de petits vers sortis de ces sortes de champignons. Les pays chauds, les lieux secs et sablonneux tels que certains lieux du Périgord, du Quercy, du Limousin, de l'Angoumois, de la Gascogne, et particulièrement de l'Italie, sont des endroits où l'on trouve les truffes; celles des environs de Périgueux sont préférées, et quand il s'en trouve de bonnes ailleurs, ce n'est qu'en se faisant naturaliser périgourdines qu'elles ont cours dans le commerce.

Il y a des truffes de plusieurs espèces, mais les plus excellentes sont de moyenne grosseur, bien nourries, dures et ayant beaucoup d'odeur.

G. DE R.

UN PAPILLON EN VILLE.

I.

O pauvre papillon égaré dans la ville,
Tu cherches, inquiet, ton horizon vermeil;
Triste exilé des fleurs, contre un mur nu, stérile,
Tu sèmes le duvet de ton aile fragile:
Ton bonheur est là-bas, où brille un pur soleil.

II.

Ta vie, ô papillon, de ma vie est l'emblème;
Exilé comme toi, je m'agite et combats;
Je crois avoir perdu la moitié de moi-même;
Je cherche ma Semoy, la douce fleur que j'aime,
Et comme ton bonheur, mon bonheur est là-bas!..

P. BLANCHÉMAIN.

LA TOUR AU LIERRE.

Roman.

DEUXIÈME PARTIE.

XI.

Cette nuit-là, Jeanne s'endormit de ce sommeil jeune et gracieux dont dorment les fleurs, les oiseaux et les enfants; ses rêves furent doux et bercés par cette espérance lointaine qui n'abandonne jamais un cœur de seize ans, celle d'une affection consacrée par le prêtre, bénie par sa mère, et qui ferait encore danser un jour son parrain. Enfin sa pensée s'envola dans ce royaume inconnu que l'on appelle l'avenir, tandis que sa mère, attentive, recueillie, veillait et priait en faveur de son enfant.

Le lendemain et les jours suivants, la jeune fille régénérée, se montrait courageuse et résignée; l'air du printemps arrivait tiède et doux, les arbres en bourgeons n'attendaient pour s'ouvrir qu'un chaud rayon de soleil, l'herbe des prés se diaprait de petits boutons roses, dont les pétales, fermés et délicates, allaient dans un beau jour se changer en blanches pâquerettes; le cœur de Jeanne se réveillait avec la nature; comme elle, il reprenait sa force et sa sève.

Elle accomplit, avec sa mère, un pèlerinage à la grotte. A cette vue, son émotion fut pro-

fonde, elle se fit répéter par Marguerite toutes les circonstances de son adoption, les détails minutieux qui concernaient sa mère morte, et lorsqu'elle sut être d'une ressemblance extrême avec elle, elle se regarda longtemps curieusement dans son miroir, puis elle dit dans sa prière:

— Ma mère, vous dont j'ignore le nom, mais dont maintenant je connais les traits, veillez sur moi... Faites que je sois moins malheureuse... Ma mère, préservez moi.

Enfin, un soir, Marguerite et elle, accompagnées par Jean-Baptiste, se rendirent chez le vieux curé; il était bien décidé que Jeanne entrerait en apprentissage.

Dès qu'ils furent assis auprès de lui, il se tourna vers la jeune fille et d'une voix douce et pleine d'onction, il lui dit:

— Mon enfant, nous nous sommes bien occupés de vous, et votre bonne mère a compris, comme nous, l'utilité d'un travail sérieux pour votre jeunesse et votre avenir; mais ici naissent mille difficultés. Nos villages offrent peu de ressources, il serait impossible de vous y placer... Je ne veux pas vous affliger, mais votre absence a fait du bruit... nous ne pouvons tromper ni surprendre la bonne foi...

— Monsieur le curé, j'avais donc raison de désespérer, de croire que celui qui a failli n'a pas de refuge?

— Non, ma fille, vous n'aviez pas raison; mais nous ne pouvons heurter des principes ou des susceptibilités. Vous envoyer au loin, seule, inconnue, est impraticable. Je me suis creusé la tête à vaincre toutes les difficultés; nous y arriverons, mais pour cela, il faut trouver une personne charitable, qui ajoute foi à vos bonnes résolutions, ainsi qu'à notre garantie sur vous.

— Pardon, Monsieur le curé, dit Jean-Baptiste, si vous permettez, je donnerais peut-être un moyen...

— Parlez, mon ami, parlez.

XII.

Le parrain de Jeanne, après s'être gratté le front à plusieurs reprises, s'exprima ainsi:

— Je connais une brave femme, la nommée Bernard, native du village, mariée et établie depuis longtemps. Marguerite doit même se rappeler l'avoir vue à Lahardoy, elle y venait souvent à l'époque des grandes fêtes. Elle est couturière; en lui conduisant Jeanne, je n'aurai qu'à lui dire: „C'est ma filleule, c'est mon enfant d'adoption, je vous la confie; faites-en une bonne et brave ouvrière, et cela le plus tôt possible; car elle a une mère qui prie pour elle et qui l'attend...” Là-dessus, je réponds que, sur ma parole, elle l'acceptera les yeux fermés.

— Mais, est-ce bien loin d'ici? demanda Marguerite avec émotion.

— La distance n'y fait rien, reprit le curé, si Jeanne est admise au sein d'une famille honorable...

— Oh! pour cela, Monsieur le curé, j'en réponds.

— Mais où est-ce donc?

— Tenez, Marguerite, vous voilà déjà toute troublée, et pourtant vous avez été la première à comprendre qu'elle ne pouvait rester comme cela; qu'une séparation, pour son bien, pour votre avenir à toutes deux, était devenue nécessaire.

— Oui, oui, sans doute, dit Marguerite en comprimant ses larmes.

— Enfin, où demeure votre Madame Bernard, Jean-Baptiste?

— Elle demeure à Paris, Monsieur le curé.

— A Paris! exclamèrent en même temps Marguerite et le curé, tandis que Jeanne appuyait une main sur son cœur en pâlisant.

— Pardieu! oui, et c'est pourquoi je n'en avais pas parlé plus tôt.

— Vous avez eu tort, mon bon parrain, dit Jeanne, car si je n'ai pu entendre le nom de cette ville sans éprouver un choc douloureux, je me sens pourtant assez de courage pour subir cette épreuve... Oui, bonne mère, cette fois tu peux te fier à ma promesse, tu me verras revenir le front pur et rayonnant, tu m'entendras te dire: „Mère, bénis-moi, car ta fille est maintenant digne de toi!”

— Oui, je le crois, fit Marguerite en pleurant. Je ne doute pas de ton cœur, de ton courage, mais c'est une ville de perdition que Paris. Qui peut prévoir....

— Marguerite, interrompit doucement le curé avec un demi-sourire, il y a de braves gens partout, et puisque la chère enfant sera gardée, abritée par une honnête femme, que Jean-Baptiste ira lui-même la recommander, que d'ailleurs nous n'avons pas le choix, il faut s'en référer à la Providence; mais nous y réfléchissons encore. D'ici là, Jeanne, vous examinerez bien votre cœur, votre conscience; si vous ne vous sentez pas assez forte, assez sûre de vous-même pour résister, à Paris, aux entraînements de rencontres que le hasard peut amener, ne partez pas, mon enfant; mais dans le cas contraire, si le souvenir du dévouement, des vertus de votre mère est une égide sous laquelle vous ne cesserez de vous abriter; si cette égide protectrice vous offre garantie et sécurité, allez alors, ma fille, subissez l'épreuve; que vos souffrances vous préservent de tout écueil; nous vous attendons avec confiance; nous prions pour vous, et vous vous souviendrez, n'est-ce pas, qu'ici vous attendent des amis et une bonne mère?

XIII.

Huit jours après cette conversation, Marguerite bénit et embrassa sa fille partant pour Paris. Avant de s'en séparer, elle lui remit au cou la petite médaille qu'elle portait quand elle avait été recueillie, et cachant ses larmes dans un sourire, la sainte et digne femme lui dit:

— Cette fois, Jeanne, elle ne te quittera plus... N'est-il pas vrai, ma fille?

Jeanne ne put répondre; tremblante, éperdue sous le poids d'une émotion profonde, elle sentait son courage faillir au moment de cette séparation.

Jean-Baptiste, qui faisait avec tendresse le sacrifice de ses habitudes pour la conduire à Paris, était aussi troublé, aussi ému que les deux pauvres créatures. D'une voix qu'il cherchait à rendre rude, pour déguiser ce qu'il éprouvait, il dit à Marguerite:

— Or ça, puisque vous ne voulez pas quitter votre Tour, j'espère que vous serez raisonnable... D'ailleurs, je reviendrai bientôt... Je vous apporterai des nouvelles de la chère enfant... Elle sera bien, elle sera heureuse chez madame Bernard.

Puis sentant que sa voix faiblissait malgré lui, le brave homme sortit brusquement et trouva Turc, le nez au vent, l'air enchanté, qui s'appêtait à suivre Jeanne.

A cette vue, Jean-Baptiste s'écria:

— Qu'est-ce que tu fais là, toi? Est-ce que tu comptes être du voyage? Dis donc, Jeanne, est-ce que le chien vient avec nous?

Ne recevant pas de réponse, Jean-Baptiste se hasarda à tourner la tête; il vit Jeanne et Marguerite, qui, dans une dernière étreinte, se disaient adieu, et il ne put réprimer plus longtemps ses larmes.

— Allons, allons, dit-il en s'essuyant les yeux, elle reviendra, Marguerite.... Et vous voyez, j'emmène le chien.... Il restera avec Jeanne, je paierai sa pension à M^{me} Bernard, qui l'acceptera, j'en suis sûr d'avance... D'ailleurs, il serait impossible de l'empêcher de nous suivre, il connaît Paris maintenant... Voyons, il le faut, partons.

Puis, enfin, il entraîna Jeanne...

Dès que Marguerite eût vu son enfant disparaître au détour de la route, dès que l'air

eut emporté son dernier baiser, elle revint d'un pas lent et pensif dans sa demeure, jeta un regard désolé autour d'elle, en s'écriant:

— Cette fois, mon Dieu, êtes-vous content? Ai je bien rempli mon devoir de mère? Trop pauvre pour suivre cette enfant, je m'en suis séparée; car elle se mourait ici... Et me voilà seule encore! Le sacrifice est accompli... Mon Dieu, protégez-la! bénissez-la!

Cette absence dura plus d'une année, pendant laquelle Jeanne écrivit régulièrement tous les mois à sa mère de cette correspondance,

lui envoyer mes lettres, je t'écris, mère; c'est une bonne idée, n'est-ce pas? Ton pauvre cœur sera réjoui lorsque tu sauras combien je t'aime et pense à toi; puis, comment je suis et tout ce que je fais, moi, ta Jeanne, ta fille.

Tiens, bonne mère, je pose mes lèvres sur tes yeux, car je les vois qui pleurent rien qu'en considérant ce papier. Mais écoute, je suis heureuse autant que je puis l'être, séparée de toi!

Je n'ai pas besoin de te dire combien mon parrain a eu pour moi de bontés et de soins.

Dès notre arrivée, nous sommes allés chez M^{me} Bernard, qui, prévenue à l'avance, nous attendait. J'éprouvai d'abord un grand soulagement, lorsque mon parrain m'apprit qu'elle habitait un quartier bien éloigné de celui que je connaissais....

Nous arrivâmes donc au faubourg St.-Germain, rue St.-Maur. Cette rue est triste et déserte; la maison qu'habite M^{me} Bernard n'a que trois locataires, dont elle est la principale. Et si tu savais, maman, quel bon accueil attendait mon parrain et moi! Tout de suite elle m'a embrassée, mais par exemple l'arrivée de Turc n'a pas produit le même effet. A la vue de cet énorme chien, M^{me} Bernard est restée stupéfaite, surtout quand mon parrain a dit qu'il resterait avec moi... Enfin, grâce au Ciel, aujourd'hui tout le monde en raffole, tant l'excellent animal a su montrer à propos la gentillesse de son intelligence. Imagine-toi, mère, qu'il a déjà appris, dès qu'on travaille, à ramasser le fil, les ciseaux, enfin tout ce qui tombe il le rapporte d'une manière si drôle, avec tant de précaution que pendant qu'on rit à le voir, moi, je me sens tout émue. La pauvre bête semble comprendre qu'en se montrant serviable et docile, on ne le séparerait pas de moi, et c'est ce qui est arrivé.

M^{me} Bernard me traite comme sa fille, elle prétend que j'ai des dispositions à bien apprendre; dis, mère, quel bonheur! je serai plus vite près de toi! Tu ne sais pas que la pauvre femme a perdu une fille de mon âge, dont la chambre, depuis cet événement, était restée fermée.

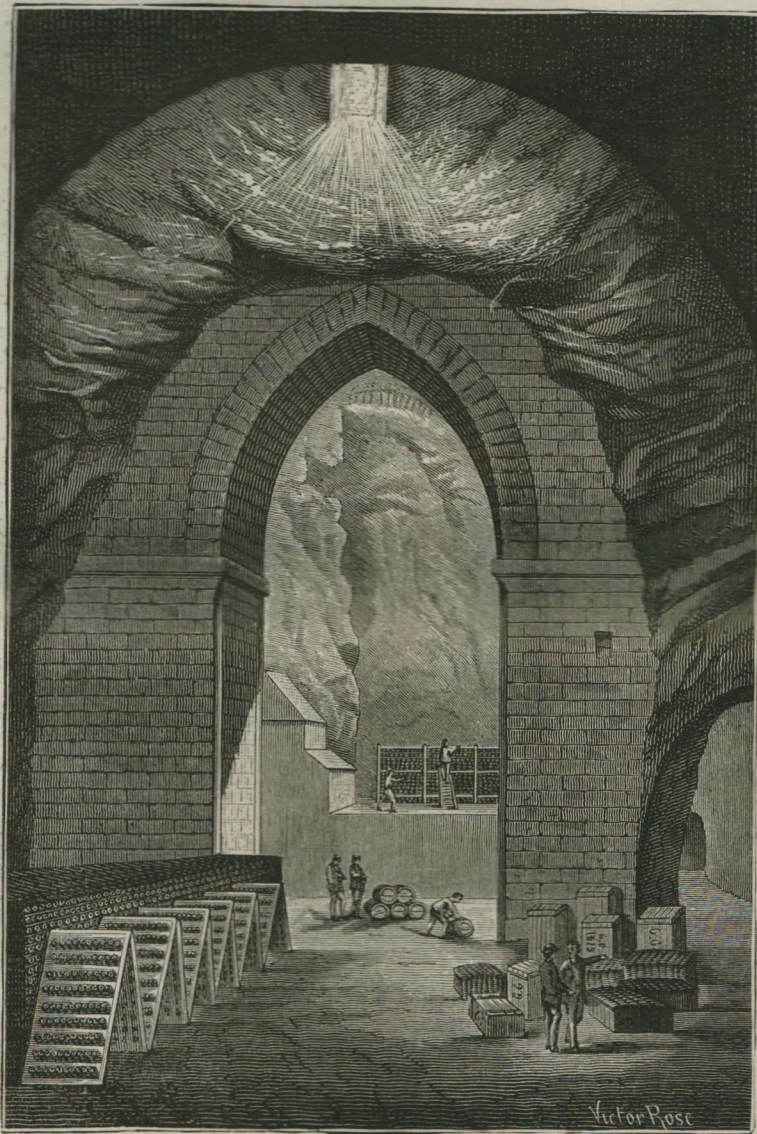
Eh bien! bonne mère, c'est moi qui l'occupe, cette chambre. Elle est meublée d'une couchette garnie de rideaux blancs, deux chaises, une petite table, un grand miroir, une statue de la Vierge en plâtre: c'est un vrai palais où je dors calme et rêve à toi. Cette chambre se trouve à l'angle de la maison, et est un peu lambrissée; le lambris forme une place naturelle à Turc, qui s'y trouve fort bien.

Le mari de M^{me} Bernard est vieux et bon comme elle; il occupe une place de garçon de bureau au ministère. Nous sommes, en me comptant, six ouvrières, toutes jeunes filles, qui sont pour moi charmantes, et dont M^{me} Bernard connaît et voit les familles.

Sais-tu, mère, ce que mon parrain est allé faire à Fontainebleau? Bien sûr, cela me regarde un peu, car en m'en parlant, il avait repris sa bonne et riieuse figure d'autrefois, toute fine et toute malicieuse; qu'est-ce donc?

J'ai passé cette journée à t'écrire, tant je suis peu habile. Dis bien à M. le curé, mère, mes sentiments de reconnaissance et d'affection; dis-lui que je veux me rendre digne de ses conseils et de son indulgence. Pour toi, bonne mère, tu es dans mes prières comme dans mon cœur, et je ne puis que répéter mille fois ces mots: Je t'aime! je t'aime! et ne songe qu'à te rendre heureuse!

(A continuer.)



VUE D'UNE DES CAVES DE MM. G. GOULET ET C^{ie} A REIMS.

nous allons transcrire les trois lettres principales; la première annonçant la manière dont elle vivait chez M^{me} Bernard. Les deux autres, écrites à des époques différentes, expliqueront les derniers incidents qui fixèrent sa vie.

XIV.

Première lettre.

Bonne mère,

Hier, mon parrain m'a quittée, et pourtant, cette lettre ne te viendra pas par lui, car, au lieu de retourner au pays, il va, dit-il, passer quinze jours à Fontainebleau; j'ignore pour quelle affaire. J'ai persé à ton inquiétude, à ton isolement, depuis un mois que je suis loin de toi! Alors, comme M. le curé m'a autorisée à